

SUR LE CHOMAGE

Origine du chômage. — Extension du vagabondage. — Nécessité historique des sans-travail.

(Suite)

On voit donc l'unanimité de tous les palliatifs, l'impuissance absolue de toutes les réformes devant le phénomène du chômage. Il engendre inévitablement le paupérisme ambulatoire, le vagabondage. A cet égard, il est instructif de consulter attentivement les travaux publiés dernièrement dans la *Revue des Revues* par le marquis de Paulucci di Calboli. Voici quelques documents extraits de l'étude sur l'Angleterre vagabonde : le célèbre général salutiste dans son livre *In Darket England*, publié il y a 5 ans, évaluait à 3 millions les mendiants, les ivrognes, les prostituées, les vagabonds et les sans-travail formant la dixième partie de la population du Royaume-Uni, son homonyme, M. Charles Booth, qui est sans doute la plus grande autorité en la matière, dans un travail sur *The aged poor in England and Wales*, nous donnait le chiffre effrayant de un million 369,651 personnes nécessitées secourues en Angleterre et dans le pays de Galles pendant l'année de 1891. A ce chiffre, il faudrait ajouter le contingent fourni par l'Ecosse et l'Irlande.

Les statistiques officielles accusent un chiffre moins élevé, mais atteignant néanmoins celui d'un million pour le Royaume-Uni et depuis quatre ans on constate une augmentation. Dans les comtés de Northumberland, de Durham et de Yorkshire, dans l'espace de dix ans les chiffres ont triplé : de 56 mille cas on est arrivé à 160.000. La société de mendicité de Kent a constaté que le nombre des cas de secours aux pauvres, de 46 mille qu'il étaient en 1865, s'étaient élevés à 144,000 en 1880 et qu'on pouvait les évaluer à plus de 250,000 aujourd'hui. Hobson, dans son livre *Problems of poverty*, cite 101 cas de décès causés par la faim en 1880, et ajoute ce commentaire : « sur un cas enregistré par la statistique, il faut en ajouter cent qu'on a oublié d'inscrire ».

Voilà ce qu'écrivit M. de Paulucci di Calboli, dont on ne peut suspecter les complaisances révolutionnaires (il était secrétaire d'ambassade d'Italie à Londres, avant de devenir celui de l'ambassade de Paris).

Nous avons dirigé nos observations sur l'Angleterre, de préférence à tout autre pays, parce que le développement industriel est le plus important et que le chômage sévit d'une façon chronique.

Au surplus, ce fait économique irrésistible est commun à toutes les contrées de l'Europe. Le vagabondage étranger, par exemple, prend la forme de l'émigration. « Notre émigration, dit le marquis di Calboli, parlant des Italiens va s'augmentant. Les mêmes conditions économiques qui multiplient le nombre des gueux et des vagabonds en Italie les multiplient également à l'étranger, où ils déversent, abandonnant une table pauvre pour venir à la recherche des miettes du festin des riches (c'est l'auteur qui parle). De 1886 à 1892 nous trouvons dans l'émigration permanente de nos errants, une augmentation d'environ deux tiers, dans celle des indigents de trois quarts, tandis que, dans cette même période de six ans, l'émigration temporaire s'est accrue du double pour ce qui regarde les nomades, et d'environ le quadruple pour les indigents. »

Voilà pour l'Italie. Si nous portons nos regards vers la Russie, le spectacle est encore plus instructif. M. J. F., dans une étude sur la « Russie vagabonde », parue le 15 avril 1895, dit que le nombre des paysans russes (d'après les dernières statistiques), qui sont allés en 1886 chercher du pain dans des endroits situés au-delà de 30 kilomètres de leurs habitations, s'est élevé au chiffre imposant de 4,950,000 !

D'après M. Karelina, « les enfants arrivés pour chercher du travail dans les environs d'Astrakan, et dont le chiffre augmente du reste d'une façon considérable, y sont occupés de 11 à 15 heures par jour. Malades, ils sont privés de l'assistance médicale ; affamés, ils trouvent au lieu de nourriture un traitement des plus cruels. Ajoutons que, d'après

un journal de Kazan (Boisevoir-Listok), les enfants s'y rendent pour chercher du travail dès l'âge de 8 ans ».

Voilà un faible aperçu du paupérisme et du vagabondage en Russie.

N'oublions pas que l'auteur de ces lignes n'appartient à aucune secte révolutionnaire ; les faits ne sont donc pas exagérés ou travestis pour le service d'une thèse.

Aussi, le même phénomène est rigoureusement constaté en Angleterre, en Italie et en Russie. M. de Calboli qui, en sa qualité de secrétaire d'ambassade, a toute facilité pour se procurer des documents, nous a promis d'étudier la France, l'Allemagne et l'Espagne vagabonde ; nous attendons chiffres et faits avec impatience, certains qu'ils confirmeront les vérités que nous ne cessons de répandre : savoir qu'une révolution économique profonde est en train de s'accomplir en dépit du conservatisme étroit des économistes.

Certains écrits fourmillent de contradictions à l'endroit de l'interprétation qu'il convient de donner à ces faits inquiétants. M. di Calboli lui-même n'échappe point à ce travers. D'une part, il dit que le législateur favorise inconsciemment le vagabondage par l'institution de l'assistance légale ; d'autre part, il reconnaît avec justesse que « l'importance des facteurs sociaux dans la formation et l'extension du vagabondage est bien plus grande que celle des influences de races et des lois ethnologiques, ataviques et pathologiques ». Plus loin, le marquis di Calboli cite une observation très juste qu'il attribue peut-être légèrement à Ledru-Rollin, « à savoir que le paupérisme s'accroît en raison du développement même de l'industrie ».

L'écrivain qui a signé J. F., l'instructive étude sur la *Russie vagabonde* se laisse tomber aussi dans ce genre d'explications contradictoires. « Disons, avant tout, écrit-il, que presque tous les auteurs sont unanimes dans l'explication des causes principales de ces étranges pérégrinations : ce sont, nous disent-ils, les impôts par trop élevés, l'insuffisance des terrains, auxquels vient de se joindre, dans ces derniers temps, une série de mauvaises récoltes et l'impossibilité de se nourrir sur place. »

Quelques pages après, le même auteur entrevoit cependant un coin de la vérité. « Ce n'est plus un mystère pour personne que l'évolution économique russe, comme l'a dit K. Kotchourovski dans une étude sur la *Propriété paysanne et l'émigration intérieure en Russie*, n'est qu'une évolution de la ruine économique des paysans. Quoi d'étonnant à ce que la mendicité augmente dans des proportions considérables et soit devenue une des places douloureuses de la vie sociale ! »

Ce que l'auteur oublie de dire, c'est qu'en Russie, comme autrefois en Angleterre, le paupérisme est né de l'expropriation des populations campagnardes. Les Slaves passeront aussi par la période de l'industrie mécanique, les bras se battront pour se vendre, car ils sont nombreux !

Les causes du paupérisme, du chômage et du vagabondage ne sont donc ni morales, ni politiques, ni ethnographiques ; elles sont rigoureusement économiques ; elles tiennent à la forme même de la production ; le méconnaître, c'est nier les faits les plus évidents. Karl Marx, dans le chapitre qu'il consacre au machinisme et à la grande industrie (Vas Kapital) signalait avec sa pénétration habituelle les effets de ce phénomène « naissant », lequel se manifeste aujourd'hui avec une extraordinaire intensité. « Le système de production capitaliste, dit-il, repose en général sur ce que le travailleur vend sa force comme marchandise, la division du travail réduit cette force à l'aptitude de détailler à manier un outil fragmentaire. Donc, dès que le maniement de l'outil échoit à la machine, la valeur d'échange de la force de travail s'évanouit en même temps que sa valeur d'usage. L'ouvrier, comme un assignat démonétisé, n'a plus de cours. Cette partie de la classe ouvrière que la machine convertit ainsi en population superflue, c'est à dire inutile pour les besoins momentanés de l'exploitation capitaliste succombe dans la lutte inégale de l'industrie mécanique contre le vieux métier et la manufacture, ou encore dans toutes les professions facilement accessibles où elle déprécie la force de travail ».

Les effets de la machine et de ses développements successifs se manifestent donc d'une façon permanente depuis les origines du capital industriel. L'auteur du *Capital* cite l'exemple des tisserands anglais vaincus par

le mode de production mécanique des tissus. « La décadence, dit-il, s'est traînée en longueur depuis 40 ans et s'est enfin consommée en 1838. Beaucoup de ces malheureux moururent de faim, d'autres beaucoup plus nombreux végétèrent longtemps avec leur famille, n'ayant que 0 fr. 25 par jour ».

Autre exemple aussi convaincant : « Le Gouverneur de l'Inde, dans son rapport de 1831 à 1835, constate les calamités causées par l'exportation des calicots anglais fabriqués mécaniquement ; il écrivait que les os des tisserands de l'Inde blanchissent les plaines ! »

De nos jours, l'apparition du chômage ne présente pas ce caractère de soudaineté brutale, mais il est devenu périodique et irrésistible. Il est la base même de la production moderne ; c'est grâce à lui que le capitaliste peut produire à bon marché, disposant d'une volonté de bras innombrables qui ne demandent qu'à se vendre.

Dans l'industrie où le machinisme est peu avancé, comme dans certaines manufactures, l'habileté professionnelle s'exerce profitablement ; elle fait valoir ses prérogatives, elle organise des syndicats d'où les irréguliers du travail sont impitoyablement exclus. Voilà comment les non-professionnels, travailleurs forcément intermittents attachés à la production la plus féconde, la production machiniste, trouvent dans la fraction des ouvriers syndiqués une nouvelle classe antagonique.

Mais cette industrie manufacturière tend à disparaître. D'autre part, les syndicats se réduisent, le plus souvent, à une poignée de membres dirigeants, travaillés d'ambitions mesquines et de sourdes jalousies. Ils ne se gênent pas, du reste, pour éliminer leurs collègues quand ils sont victimes d'un chômage long ou fréquent.

Les sans-travail remplissent donc un rôle de dupe en se rangeant du côté du salariat régulier et privilégié. Ceux-ci, en effet, ne représentent que les rudiments d'institutions décrépées et mourantes.

Le collectivisme est également opposé aux intérêts de la partie la plus intéressante du prolétariat. Il veut réglementer la production, témoignant ainsi de son ignorance du mode actuel de production : production intermittente, peu coûteuse et abondante (créée aux trois quarts par les non-professionnels), surproduction inévitable.

Telle est la raison pour laquelle on ne travaille pas. Les moralistes sont donc mal venus à s'indigner contre la paresse des individus sans-travail, puisque ceux-ci constituent l'armée de réserve que les industriels ont sous la main aux époques périodiques ou non périodiques de fabrication et qu'ils embauchent avec un salaire infime.

En résumé, nous venons de voir que le chômage est une conséquence directe du développement de l'industrie mécanique et du perfectionnement incessant de la machine, qu'il se développe d'une façon imposante dans toutes les puissances de l'Europe et du Nouveau-Monde, qu'il traîne après lui le cortège du paupérisme, du vagabondage, de la prostitution et des déclassés.

Nous n'avons pas tiré cette observation de quelques excuses idéologiques. Mais les statistiques officielles, les travaux des hommes d'Etat, les chiffres et les faits avancés par des écrivains indépendants, peu suspects de complaisances envers les révolutionnaires, sont les sources limpides où nous avons puisé.

Nous en avons naturellement réduit l'efficacité certaine de tous les palliatifs, quels que soient le calcul ou le sentiment de générosité qui les dictent. Nous avons montré la vanité de toutes les réformes, l'ignorance des économistes touchant les contradictions de l'économie, le mensonge de la science dogmatique et l'utopie des architectures sociales,

Et maintenant que répondre aux esprits timides qui craignent les résultats d'une analyse rigoureuse et ne savent que trembler en face de la réalité ? Quelque destructrice que paraisse une critique, dit Ernest Renan, il faut la laisser faire, pourvu qu'elle soit réellement scientifique ; le salut n'est jamais en arrière. Il faut ou ne discuter jamais ou discuter jusqu'au bout (l'avenir de la science).

En présence d'un pareil champ de bataille où tant d'obstacles réels sollicitent l'action féconde et joyeuse, que dire de ces hommes désorientés qui gaspillent leur énergie à lutter contre des mots et des fantômes ?

L'évolution économique nous commande, aujourd'hui, de prendre en main les intérêts des derniers, des irréguliers, des non-professionnels, des sans-travail. Il est bon que l'on sache le rôle historique des êtres situés le plus bas de l'échelle sociale. Ils sont les producteurs de toutes richesses. Ils doivent vivre, malgré tout, puisque c'est grâce à eux que nous vivons.

la première coalition du capital contre le travail ; dès 1249, plusieurs villes se promettent d'exclure de leur sein tous les artisans fauteurs de désordre, les premiers troubles de la lutte venant d'éclater ».

Rien de plus instructif que cette étude où l'auteur fait ressortir l'importance prépondérante de la vie économique dans le processus de l'histoire. A ce point de vue, on peut dire que toutes les philosophies de l'Histoire n'ont été que d'ingénieuses fictions.

Enfin, voici un passage que je recommande à nos amis les libertaires, trop souvent grisés de mots, de formules et de métaphysique sentimentale :

« Les corporations *artisan*es avaient été soumises aux corporations *marchandes*, elles ont voulu participer avec elles à l'administration des villes, fixer avec elles la réglementation du travail, les impôts ; puis dans l'apreté de la lutte, elles ont voulu prendre tout le pouvoir et par instant y sont parvenues ; alors les marchands n'ont plus rien été, les artisans ont accaparé toute la puissance publique. Ce sont des corporations qui représentent les intérêts opposés. *Et voilà pourquoi ces luttes sont si violentes, c'est qu'en somme elles reposent en dernière analyse sur la question économique.* Les artisans ne veulent plus être soumis à l'exploitation des négociants, à leur juridiction, à leurs impositions, et plutôt que d'abandonner de gros bénéfices, les marchands de leur côté s'exposent aux spoliations, au massacre : **c'est la lutte sociale** ».

×

Dans la *Revue socialiste* de mars, M. Eugène Fournière continue de philosopher sur... la propriété idéale !! Voici une perle : « Puisque la propriété personnelle disparaît, puisque partout où elle s'est transformée en propriété collective elle repose sur la dépossession du travailleur et la perpétuation de l'exploitation du travail, *la justice exige que la propriété capitaliste, sociale par tous ses caractères, devienne sociale dans son appropriation, etc...* »

M. Fournière ignore-t-il que l'idée de justice est corrélative de l'état de propriété ? Que la justice suppose l'injustice ? Faible, bien faible le niveau critique de ces braves Malonistes. Je préfère l'Encyclique *rerum novarum*, c'est mieux écrit...

Le Machinisme : Extrait du *Monde Economique* (3 avril) : « Dans une grande fabrique de Lynn, dans le Massachussets, les opérations nécessaires à la fabrication d'une paire de chaussures de dames n'ont pas pris plus de *vingt-quatre minutes*. Or, il fallait faire 57 opérations différentes, employer 42 machines, 26 pièces de cuir, 14 pièces de drap, 24 boutons, faire 24 boutonniers, poser 80 chevilles, 20 clous, 2 empeignes, 2 talons et 20 mètres de fil. Depuis cette époque, la division du travail s'est encore développé davantage par l'emploi d'un plus grand nombre de machines, de sorte que l'on peut aujourd'hui fabriquer une paire de chaussures de dame en 20 minutes.

« Autre exemple : On a édité 2000 exemplaires d'un volume in-12° de 350 pages, et relié en drap, en quatre-vingts heures. *La composition sur les machines n'a pris que peu d'heures*. De sorte qu'une édition de dix mille volumes s'est faite entre le lundi et le samedi ».

Le Monde Economique ne nous dit pas ce que sont devenus les ouvriers cordonniers et les travailleurs de la reliure. Mais de quoi se plaindraient les sans-travail ? La bourgeoisie leur offre la *solidarité*, la *mutualité*, l'*association*, voilà des plats de résistance. D'autres part, les socialistes leur ont promis la *conquête du pouvoir politique*. Enfin, les allemanistes, renforcés des anarchistes (Pouget, Pelloutier, Hamon, etc.), travaillent à leur salut. Et par quel moyen ? Le plus inattendu : l'action syndicale, le groupement professionnel ! Comme ces gens-là sont clairvoyants ! Le capitaliste dit aux travailleurs : « Je me moque de vos grèves, de vos associations, de vos syndicats ; je n'ai plus besoin de votre concours ; quelques bras me suffisent pour ébranler mes colosses de fer et d'acier, allez vous-en ! »

A cet argument sans réplique, les socialistes anarchistes répondent quand même (en s'adressant au prolétariat) : « Syndiquez-vous, syndiquez-vous ! défendez vos intérêts professionnels ! résistez au patron ! » — Mais nous sommes des centaines de mille qui n'avons ni patron, ni profession, ni travail ?

— « Ça ne fait rien, syndiquez-vous, syndiquez-vous ! »

De qui se moque-t-on ici ?

Henri DAGAN.

L'assistance publique à Paris a secouru pendant le mois de février 47.656 personnes (secours réguliers) et 21.221 (secours irréguliers).

Dans le même mois, 3.961 hommes ont été reçus dans les refuges de nuit municipaux. En mars, 11.550 hommes et 1.855 femmes et enfants ont trouvé asile dans les refuges municipaux et sociétés philanthropiques.

SOUSCRIPTION PERMANENTE EN FAVEUR DU "TRIMARD"

Morand	5 »
Affrodi	0.50
Testori (L.)	0.50
Un Bakouniste	1.50
Pogliano	0.50
Max	0.50
Roger Pierre	0.15
Groupe l'économie Sociale du XX ^e ..	12.25
Jeunesse matérialiste de St Denis ..	1 »
Total	21.90

Communications

Groupe d'études économiques et sociales du V^e arrondissement, 36 rue de la Montagne St Geneviève. Réunion tous les jeudis à 8 h. 1/2 du soir.

Les Libertaires des XIX^e et XX^e arrondissement se réunissent tous les jeudi et samedi, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Petit-Restaurant 18, rue Julien Lacroix.

Samedis 29 mai à 8 h. 1/2 du soir
Salle du Commerce, 94, faubourg du Temple
Grand Meeting public organisé par les Libertaires de Paris.

Ordre du jour. Anniversaire de la semaine sanglante. L'affaire Girier-Lorion ou les crimes du collectivisme, la question d'Orient devant l'humanité.

Entrée 0.30 cent.

Pour les annonces, s'adresser à l'administration le jeudi, de 9 heures du matin à 5 heures du soir, les mardi et samedi, de 8 heures 1/2 à 10 heures du soir.

Le Gérant : BONTROND.

Imp. L. Lenoir, 118, rue Oberkampf. Paris

aussi la force de vous foutre son pied quelque part!

Le geux, et c'est seulement lui qui m'intéresse, ne vote pas ! Ce n'est pas au nom d'une idée, comme le font les anarchistes, mais parce que le groune duquel il dépend n'est intéressé à aucune réforme, conséquemment à aucune législation. Il ne vote pas parce qu'il n'a pas de domicile ou de casier judiciaire entièrement blanc ! Il ne vote pas enfin parce qu'il n'a surtout aucun intérêt à voter. Que signifie donc en ces conditions cette phraserouflante : « avec cette arme puissante, le suffrage universel, le peuple élève la voix. Qu'est-ce que c'est le peuple. Le gueux selon vous n'en joue pas, et pourtant les statistiques le donnent pour une proportion de 45 et 50 0/0. Un de nos leaders, M^{onsieur} Vaillant, l'homme aux cambrioleurs, annonce que pour Paris seulement il en est 72,000 qui reflent la comète ! Et vous avez la prétention d'appeler vos électeurs le peuple, la misère !

O farouches révolutionnaires, sachez donc que c'est seulement de cette foule que vous dites abruti que sortira la grande gestation révolutionnaire ! Votre volonté, vos beaux programmes, vos mignonnes organisations se trouveront emportés, écrasés par le flot grandissant de la misère organisée !

Vos syndicats ? Belle fouterie, c'est tout simplement l'aristocratie du prolétariat !

Vous causez grèves partielles ou générales, patience, demain les capitalistes vous forceront à la grève, car comme je le disais tout à l'heure, les capitalistes sont plus révolutionnaires que vous, non par volonté, mais par nécessité économique.

Vous causez d'avenir, gueulant contre les iniquités actuelles ! Mais que nous réservez-vous donc ? Le bagne, car chez vous tout n'est que police. Vous prétendez à l'honnêteté. Messieurs les socialistes, gens rangés, se soucient fort peu de se mêler à la « lie du peuple » « gens de professions inavouables ». On annonce même dans les organes que l'on ne permet pas l'assimilation des gens entachés de condamnation !

Pour pénétrer vos groupes si démocratiques il faut s'offrir aux enquêtes et contre-enquêtes. On vient aux renseignements et cela avec une discrétion qui fait regretter les visites domiciliaires de M. Fédée.

A-t-on le malheur de vous contredire, on est chassé : C'est un mouchard !

Ce que vous dites et faites est si terrible ! que vous avez sans cesse une frousse et le mot *mouchard* sur les lèvres ! Vous causez de foutre la société par terre et vous vous étonnez que cette société se détende !

Eh bien, non ! je vous le dit, vous n'avez pas le droit de vous appeler le peuple et de causer au nom de la misère. La misère appartient au gueux ; c'est tout ce qu'il possède. Le gueux ne veut pas de vous qui rêvez son exploitation en attendant son écrasement !

Il vous gêne et vous mentez quand vous parlez d'union du prolétariat. Les libertaires disent sus à l'autorité, nous, gueux, disons sus à la société tout entière ! L'antagonisme social se présente d'une façon plus neuve, ce n'est plus seulement « l'horrible et inhumaine bourgeoisie » que nous avons à combattre,

mais toute la classe des demi-bourgeois, tous les éducateurs du peuple, tous les rêveurs d'organisation, tous les préconisateurs de vieilles morales du travail, tous les menteurs ou intéressés du socialisme rêvant l'exploitation du travail fécond par le travail pauvre.

Aujourd'hui donc la situation est nette. Economiquement, il est un groupe duquel dépendent tous les autres. C'est le gueux. Economiquement encore, quoi que vous en disiez, c'est lui le plus libre, le plus riche, par son genre de vie ; en conséquence il est le plus humain. Tant que ce groupe n'aura reçu satisfaction, la société sera inique et toujours nous serons sur la brèche pour gueuler notre haine d'insatisfaits, de froissés de la vie !

Plus d'illusion, socialisation, répartition réglementée, organisation du travail sont, pour nous, gueux, synonymes d'exploitation, capital, misère ! C'est dire que la lutte déplacée ne nous sera fructueuse et, par contre, utile à la société tout entière, que le jour où le prolétariat vraiment pauvre écrasera le leurre socialiste par sa toute puissante négation.

Renégats, traîtres à la cause, ivrognes, r'fileurs de comètes, sont les seuls révolutionnaires de demain !

(A suivre).